Allier des identités que la politique linguistique oppose

Deux exemples ethnographiques de pratiques plurilingues à Iringa en Tanzanie

Nathaniel GERNEZ

Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative,
UMR-7186 Université Paris Nanterre

Résumé : La Tanzanie est un pays d'une grande diversité linguistique qui a forgé son unité nationale sur la promotion et l'idéologisation d'une seule langue, le kiswahili. La large diffusion de cette langue dans le pays, mais également son statut de langue africaine, en fit un outil idéologique pour se détourner de l'anglais, langue de la colonisation, et pour former une unité nationale. Les autres langues (il en existe plus de 120) furent perçues comme des facteurs de divisions qu'il fallait maîtriser en restreignant leur sphère d'influence (elles sont interdites dans l'éducation, les campagnes politiques, la presse, la radio et la télévision).

Mots-clés : code-switching, identités, politique linguistique, pratiques langagières, Tanzanie.

1 Introduction

La Tanzanie est un pays qui compte entre 120 et 150 langues et qui a la particularité d'avoir forgé son unité nationale sur la promotion et l'idéologisation d'une langue africaine proclamée langue nationale : le kiswahili. Il s'agit d'une langue bantoue qui a émergé sur la côte est-africaine en incluant nombre d'influences au long « des nombreux siècles de contact entre les habitants de la côte d'Afrique de l'Est et des commerçants arabes, perses, indiens, chinois, etc. » (Massamba, 2002 : 24). Au XIX^{e} siècle, les routes caravanières qui traversent le pays participent à la diffusion du kiswahili, parlé principalement pour la négociation commerciale avec les marchands swahilis (Iliffe, 1984). Vers 1890, lorsque les Allemands arrivèrent sur la côte du pays qui deviendra le Tanganyika, le kiswahili fait déjà office de *lingua franca*. Par conséquent il

fut perçu comme un atout majeur pour gouverner la région (Whiteley, 1956 : 343). La colonisation allemande, puis britanniques l'utilisèrent comme langue de l'administration et favorisèrent son apprentissage à l'école primaire.

A l'indépendance, la large diffusion du kiswahili dans le pays, mais également son statut de langue africaine, en fit un outil idéologique pour se détourner de l'anglais, associé à la colonisation, et pour former une unité nationale (Whiteley, 1969 ; Blommaert, 1999). Les langues locales furent quant à elles perçues comme des facteurs de divisions qu'il fallait maîtriser en restreignant leur sphère d'influence : elles sont dès lors interdites dans l'éducation, les campagnes politiques, la presse, la radio et la télévision. De nos jours, si le kiswahili est communément parlé sur l'ensemble du territoire, les langues locales n'ont pas pour autant disparu. Pourtant, l'importance accordée à la langue nationale depuis l'indépendance minimise, voire masque, encore aujourd'hui, le fait que le kiswahili n'est pas la langue maternelle de la majorité des Tanzaniens et qu'il s'est implanté dès le commerce caravanier du XIX^{e} siècle comme une langue utile à maîtriser, en sus d'une première langue, le plus souvent une langue locale qui peut être encore très pratiquée.

Cette représentation du kiswahili comme langue de la modernité et de la promotion sociale, tandis que les langues locales seraient réservées à la sphère privée et traditionnelle, relève de ce que l'anthropologie linguistique américaine désigne par le concept d'« idéologie linguistique ». Michael Silverstein (1979 : 193) fut un des premiers à forger ce concept. Il propose une définition qui est probablement la plus fréquemment citée : « ensembles de croyances à propos de la langue exprimées par les utilisateurs comme une rationalisation ou une justification des structures et des usages perçus de la langue. [tda] » [1]. Ce concept renvoie donc aux représentations explicites ou implicites (Kroskrity, 2004) que des individus ou des groupes sociaux peuvent avoir concernant une ou plusieurs langues.

Aussi, à partir de deux exemples, observés dans la région d'Iringa, nous essayerons de montrer comment les usages de la langue locale (kihehe) et nationale (kiswahili) rendent compte de pratiques et de représentations des langues qui se distinguent de la politique linguistique et de l'idéologie linguistique dominante en Tanzanie. Nous verrons comment les locuteurs allient deux positionnements identificatoires souvent présentés comme opposés : l'un lié à une représentation de la nation, de l'urbanité, de la modernité et l'autre lié à une histoire locale partagée et revendiquée.

2 Parler de son expérience militaire en kihehe tout en faisant usage de termes kiswahili

2.1 Le contexte de l'interaction

Le premier exemple auquel nous allons nous intéresser se déroule à Wenda, un village qui s'est constitué autour d'un axe routier majeur, à une dizaine de kilomètres de la ville d'Iringa. Dans un bar d'alcool artisanal de ce village, le propriétaire du bar, Mahavile, livre un récit de vie qui porte plus particulièrement sur sa carrière

1. « sets of beliefs about language articulated by users as a rationalization or justification of perceived language structure and use »

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

militaire. Autour de lui, d'autres anciens du village sont présents (dont la plupart ont également servi dans l'armée), de même que deux femmes, dont l'une, sa seconde épouse, sert l'alcool. Mahavile a environ 70 ans. Il s'est engagé dans l'armée en 1964, et il a participé aux différents conflits frontaliers da la fin des années 1970 (Ouganda, Mozambique), avant d'être posté dans le sud du pays. Désormais à la retraite, il vit principalement d'une petite pension, de l'agriculture et de ce petit commerce.

Son récit fait suite à une question posée par son voisin de gauche, Evarist. Evarist est celui qui m'a introduit dans ce village dont il est originaire mais où il ne vit plus depuis très longtemps. Aujourd'hui, il vit à Morogoro, la capitale d'une région voisine. Toutefois, sa mère continue de vivre à proximité du village, ainsi que d'autres membres de sa famille, auxquels il rend visite régulièrement. Dans le bar, il réussit très rapidement à tisser des liens avec les clients présents, en expliquant ses origines, qui sont ses parents, où vit sa mère, puis en réussissant à situer les autres clients par rapport à leur famille et à des connaissances communes. L'homme le plus âgé de l'assistance, Michael, se révèle même avoir été un ami de son père. Très rapidement les clients arrivent à le situer, sans pour autant le connaître véritablement.

L'échange se déroule principalement en kihehe avec l'introduction régulière de termes en kiswahili. La première phase de ce récit, celle qui nous intéresse plus particulièrement, se déroule avec une certaine tension. En effet, Mahavile semble avoir à cœur de démontrer sa bonne foi. Pour ce faire, il multiplie les précisions aussi bien pour les dates ponctuant chaque étape de sa carrière, que pour les écoles, les titres et les postes qu'il a occupés.

Nous allons nous focaliser ici sur une phrase en particulier qui contient différents traits linguistiques associés aux changement de langue que l'on retrouve tout au long de l'interaction.

Afin de distinguer les langues, les termes kihehe sont reproduits et traduits sans typographie particulière tandis que les termes kiswahili sont noté et traduit en gras et en italique. L'anglais est souligné.

« yehwehwe ye twavaangige i*chuo* cha ma *wanafunzi* avana *jeshi* kila cha… i*chuo cha polisi* pa *kurasini* twè tuhele kuCanada kwimbila *miezi tisa*. »

« nous avions déjà commencé l'*école des élèves* militaires, celle de… l'*école de police* à *Kurasini*, lorsque nous sommes allés au Canada pour étudier pendant *neuf mois*. »

Dans cette phrase, on peut remarquer que l'emploi du kiswahili intervient précisément chaque fois que Mahavile met en avant les éléments d'authentification son récit : les dates de ses différentes mutations, le nom des écoles où il a étudié et enseigné ainsi que, plus tard dans le récit, les titres des différents postes occupés.

2.2 Continuer à parler kihehe tout en parlant kiswahili

On remarque ici l'usage, répété à deux reprises, de la construction *ichuo* composée de l'augment *i-* accolé au terme kiswahili *chuo* 'école ou institut d'études supérieures'. L'augment est un morphème qui existe dans de nombreuses langues bantoues, à l'exception de quelques-unes comme le kiswahili ou encore le lingala. S'il peut avoir

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

une fonction de déterminant (Dimmendaal, 2011 : 106), le linguiste Francis Katamba (2003 : 107) souligne que l'augment peut rarement être réduit à une seule fonction ; selon son étude de la langue ganda, l'augment peut « jouer un rôle pragmatique en soulignant l'aspect défini, la spécificité ou l'attention [tda] ». Il s'agit donc d'un outil grammatical relativement souple, aux visées pragmatiques diverses, que les Hehe utilisent fréquemment lorsqu'ils empruntent un terme au kiswahili. Il permet d'intégrer morphophonologiquement le terme kiswahili, dans la structure et également dans la sonorité propre au kihehe.

On remarque un procédé semblable, lorsque Mahavile, juste après, utilise l'expression *avana jeshi*. Il s'agit en réalité d'une expression kiswahili « *wana jeshi* » (composé de *wana* 'enfants' et *jeshi* 'armée' signifiant 'les militaires') qu'il reprend et dans laquelle il modifie le premier terme *wana*, en le prononçant *avana*. La racine *-ana* signifie 'enfant' dans la plupart des langues bantoues, et en l'occurrence dans ces deux langues. Aussi, l'usage de l'augment *a-*et du préfixe kihehe de classe 2 *v-* (à la place de *w-* en kiswahili) pour former *a-v-ana* au lieu de *w-ana* permet de souligner l'usage de ce mot en kihehe. La prononciation *avana jeshi* plutôt que *wana jeshi* n'introduit aucune différence sémantique. L'usage du préfixe et de l'augment kihehe visent à produire un effet pragmatique sur l'auditoire en soulignant le maintien de l'usage du kihehe tout en employant une expression emprunté au kiswahili.

Poursuivons l'analyse de la phrase cité ci-dessus et remarquons l'usage du préfixe locatif kihehe de classe 16 dans le terme *pakurasini*. En kihehe l'éloignement dans l'espace et dans le temps son exprimés à l'aide de préfixes locatifs de classes 16, 17 et 18 (*pa-, ku-, mu-*) tandis qu'en kiswahili le locatif des substantifs se manifeste par un suffixe *-ni*. On voit donc que le terme *pakurasini* comprend à la fois le préfixe locatif du kihehe et le suffixe locatif du kiswahili. Une fois de plus l'usage du kihehe ne semble pas apporter d'inflexion sémantique et peut paraître redondant.

L'ajout ponctuel ces morphèmes kihehe chaque fois qu'un terme kiswahili est employé par Mahavile peut donc paraitre superflu pour la transmission du sens. Premièrement, l'ajout de l'augment au terme *chuo* n'entraîne pas une modification de classe nominale qui manifesterait un emprunt. En effet, dans les langues bantoues les termes empruntés s'intègrent souvent en classe 9/10, tandis qu'ici le terme *chuo* se maintient en classe 7, comme on peut le voir grâce à l'accord de la préposition *cha* (cl.7) et non *ya* (cl.9). Deuxièmement, l'expression *avana jeshi* peut être considéré comme une forme de calque, et troisièmement, la construction *pakurasini* ne constitue qu'une réduplication du locatif.

2.3 Mettre en avant le curriculum militaire tout en l'inscrivant comme une expérience partagée entre pairs.

La visée de ces ajouts n'est donc pas sémantique, mais pragmatique. En ayant recours à ces procédés Mahavile signifie sa volonté de maintenir le plus possible l'usage de la langue locale, qui indexe une compétence et une appartenance partagées avec ses pairs. Et ce, alors même qu'il cherche à donner des gages d'authenticité en employant le kiswahili. Rappelons ici qu'en tant que langue nationale, le kiswahili est également la langue employée dans l'armée (Polomé et Dil, 1982 : 96). Dans ce récit, il indexe

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

donc également l'expérience militaire. La pratique du plurilinguisme propre à Mahavile dans cette phrase comme dans l'intégralité de l'échange souligne une volonté de concilier deux présentations de soi qui pourraient paraître opposées : l'une met en avant le curriculum militaire et la véracité des propos par le truchement du kiswahili, langue de l'armée et de la nation ; l'autre semble insister chaque foi, par l'ajout de ces morphème kihehe, sur le caractère commun et localement partagé de cette histoire personnelle. En effet, la majorité des hommes présent autour de lui, appartiennent à la même tranche d'âge, et ont servi dans l'armée.

L'usage des langues dans ce récit se distingue de l'idéologie linguistique nationale qui assigne au kihehe le statut de langue du local, du privé et de la tradition face au kiswahili qui serait la langue de la nation, de l'urbanité et de la modernité. Par leurs pratiques des langues dans cette interaction, Mahavile et ses compagnons montrent que la langue locale peut être utiliser pour raconter une expérience nationale, tandis que la langue nationale qui indexe l'expérience militaire se trouve intégrée morphophonologiquement à la langue locale et participe à la narration d'une expérience commune. Le récit de la carrière militaire participe ainsi à la fois d'un processus d'identification au groupe Hehe (réputé pour les exploits guerriers de son ancienne chefferie) et d'un processus d'inscription dans la nation contemporaine qu'il s'agit de défendre.

3 Reprendre *Malaika* en kihehe

3.1 Clip vidéo et diffusion sur Internet

En regard de cette interaction entre des anciens dans un bar, il nous a semblé opportun de prendre en considération un autre exemple très différent : une chanson diffusée sur Internet et produite par un jeune de la région d'Iringa. Plus exactement, il s'agit d'une reprise en kihehe de la chanson swahilie *Malaika*. En 2014 le chanteur Dogo Scop accompagné d'un autre artiste a publié sur youtube la vidéo d'une reprise en kihehe, de la chanson Malaika. Cette chanson, interprétée pour la première fois en 1965, par la chanteuse sud-africaine Miriam Makeba est sans aucun doute la chanson swahilie la plus célèbre dans le monde et donc la plus internationale. Dogo Scop est un jeune chanteur originaire d'Iringa dont la notoriété ne dépasse pas les frontières régionales, mais dont un premier titre avait eu un grand succès à Iringa en 2013. Il s'agissait alors d'une chanson originale en kihehe. Sa reprise de Malaika eut moins d'écho sur les ondes radio de la région, peut-être justement parce qu'elle fut destinée dès l'origine à un autre public, celui d'Internet. Cela nous interpelle sur le rôle que peuvent jouer les nouvelles technologies et les réseaux sociaux, par rapport à la question des langues. Sans entrer plus avant dans ce sujet, notons tout de même que les nouveaux espaces d'échange lié à Internet ouvrent des potentialités de diffusion pour des contenus, notamment en langue locale, qui seraient sinon tombés sous le coup de la loi sur l'audiovisuel tanzanien. L'échange de données *via* téléphones portables ou *via* des plateformes Internet rendent possible une circulation de l'information qui peut être favorable au désenclavement des langues locales.

La vidéo qui nous intéresse ici, alterne des scènes tournées près d'un lac entrecoupées d'autres scènes de ville où l'on suit un jeune couple. Dans la première situation, les chanteurs apparaissent tous deux vêtus d'une tunique blanche aux liserés violets, d'un

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

pantalon assorti et d'un bonnet également blanc à rayures violettes. Notons que ces tenues ne correspondent à aucun style vestimentaire du quotidien ni à aucun costume clairement identifiable. On peut se demander s'il s'agit d'une façon de figurer un habit traditionnel Hehe, réinterprété par les représentations que ces jeunes s'en font. D'autant plus que ces scènes sont principalement tournées sur les berges d'un lac dans un environnement entièrement « naturel » qui pourrait également correspondre à la représentation que ces chanteurs se font de l'environnement « traditionnel » précolonial des Hehe. A l'inverse, dans les scènes urbaines on retrouve un certain nombre de codes lié aux vidéos de Bongo Flavor (la musique hip hop R&B prisée par les jeunes) qui présentent une représentation idéalisée du mode de vie urbain : le couple est installé sur un canapé d'une maison à l'intérieur richement décoré, la jeune femme tient une tablette tactile en main ; une jeune femme danse devant une voiture à l'arrêt ; une scène de restaurant où les protagonistes mangent du poulet avec des frites… Par la juxtaposition permanente de ces deux types de scène, cette vidéo propose une autre forme d'alternance codique portant sur des codes visuels qui font écho à l'idéologie linguistique dominante associant le kihehe à un usage rural, traditionnel en lien avec le passé, tandis que le kiswahili est considéré comme la langue des centres urbains et de la modernité. Ce choix scénographique peut paraître d'autant plus surprenant qu'il n'est pas motivé par les paroles de la chanson. Celles-ci reprennent un thème intemporel, il s'agit d'une histoire d'amour compromise par des obstacles économiques. L'alternance entre les scènes urbaines et « traditionnelles » illustrent et mettent au premier plan le jeu linguistique sous-jacent : un va et vient permanent entre la version originale en kiswahili que tout le monde a en tête et sa transformation en kihehe.

3.2 Sous-titres : le kiswahili au service de la traduction des langues locales

Si l'alternance de ces deux types de scènes pointe une dichotomie entre un espace kihehe et un espace kiswahili, il est important de souligner que la chanson est intégralement chantée en kihehe. Toutefois, dans la continuité de ce jeu d'aller-retour entre les langues, la vidéo a été montée et diffusée avec des sous-titres en kiswahili. La traduction par le biais des sous-titres s'inscrit évidemment dans la démarche de rendre ce titre compréhensible au plus grand nombre. Elle s'inspire très probablement des films en kiswahili qui sont la plupart du temps sous-titrés en anglais dans l'espoir de toucher un public plus vaste en Afrique. Pourtant, dans le cas présent, la version originale est si largement connue, que les sous-titres pourraient presque paraître superflu. Leur présence atteste d'une autre fonction : il s'agit de souligner que l'usage du kihehe ne vise pas l'entre-soi et l'exclusion des auditeurs qui ne comprendraient pas cette langue. La traduction en kiswahili permet de se prémunir face aux soupçons de communautarisme qui pèse à l'échelle nationale et gouvernementale sur l'usage publique et la diffusion de contenus en langues locales. D'autant plus que les productions musicales de Dogo Scop ne s'inscrivent pas dans le genre des musiques traditionnelles '*ngoma za asili*' où l'usage des langues locales est plus répandu et accepté.

L'usage des sous-titres pour traduire en kiswahili un énoncé en langue locale, constitue néanmoins une proposition relativement novatrice en Tanzanie. En effet, l'unité

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

nationale créée à l'indépendance autour du kiswahili, s'est accompagnée d'une idéologisation de la langue qui devait devenir le principal vecteur de diffusion et d'expression d'une « nouvelle culture » (Blommaert, 1999). Comme le souligne le linguiste tanzanien Abdulaziz Lodhi (1974 : 11) « La Culture Tanzanienne est donc la somme de toutes les bonnes coutumes et traditions des différents groupes linguistiques de Tanzanie. Toutes ces cultures régionales utilisant des langues locales, ou des dialectes, sont maintenant transformées en une Culture Nationale utilisant le swahili, langue qui inspire de plus en plus loyauté, affection et respect de la part des Tanzaniens [tda] » [2]. Cette représentation qui ne considère les langues et les cultures locales que dans la mesure où elles peuvent nourrir une expression culturelle et artistique en kiswahili a fait long feu. Assistant à un concours « national » de danse en 1992, Kelly Askew (2002 : 201) constate une certaine dissonance entre la volonté de promouvoir des danses « authentiques », représentatives de la culture « originelle » des ethnies qui composent la Tanzanie, et l'usage du kiswahili dans les chansons.

La démarche de Dogo Scop, consistant à choisir une chanson qui est un étendard du développement international du kiswahili, la reprendre en kihehe, puis en faire une vidéo accompagnée de sous-titres en kiswahili, révèle ici toute son originalité et sa subversivité. Le choix de la chanson et l'usage du kihehe souligne une volonté de désenclaver le kihehe du rôle strictement local qui lui est concédé par l'idéologie linguistique dominante. Tandis que le recours aux sous-titres soulève un questionnement, encore rare en Tanzanie, sur le rôle de la traduction comme moyen pour s'exprimer en langue locale sans pour autant se couper de la communauté nationale. Dans cette perspective, le kiswahili n'est plus pensé comme devant se nourrir des expressions culturelles et artistiques locales, mais devient à l'inverse une inspiration pour un contenu en kihehe et une passerelle pour essayer de transmettre son message au-delà des frontières régionales.

4 Conclusion

Si l'on compare à présent ces deux exemples, on s'aperçoit que Mahavile fait un usage des langues qui révèle une volonté d'intégrer son expérience nationale nourrie de termes kiswahili dans un récit en kihehe qui l'inscrit dans une complicité avec ses pairs. Tandis que Dogo Scop, en jouant avec facétie sur les représentation liées aux langues subvertie l'idéologie linguistique dominante qui assigne les langues locales à la sphère privée, rurale, traditionnelle. Il associe le kihehe à des représentations urbaines et des codes visuels liées au Bongo Flavor et il chante en kihehe une chanson prestigieuse, hautement symbolique du statut international du kiswahili. Le recours aux sous-titres ajoute une mise en abîme de la traduction et interroge sur le rôle tout autre que pourrait jouer le kiswahili dans la valorisation et la transmission d'expressions artistiques en langue locale.

Ces exemples illustrent deux façons différentes de manier les langues. Dans un pays où la politique linguistique est très stricte envers la diversité linguistique du pays,

2. « The Tanzanian Culture therefore is the sum-total of all the good customs and traditions of the different language groups in Tanzania. All these regional cultures using local languages, or dialects, are now being transformed into a National Culture using Swahili which is increasingly commanding loyalty, affection and respect of Tanzanians. »

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614

privilégiant le kiswahili comme vecteur d'unité, il est intéressant de noter que ces pratiques linguistiques concrètes des locuteurs et leurs usages de la langue local indiquent un intérêt certain pour le kihehe qui ne se traduit pas nécessairement par une essentialisation de l'identité Hehe. Au contraire, les usages concrets du plurilinguisme montrent une volonté de tenir ensemble ces deux aspects constitutifs de l'identité tanzanienne sur les hautes terres du sud du pays : une inscription de plein pied dans la nation, la modernité, voire l'urbanité et un attachement fort à son histoire, sa culture et son environnement quotidien. Dans ce positionnement, il ne s'agit pas d'accorder à chaque langue une de ces deux représentations puis de les opposer l'une à l'autre. Au contraire l'exemple de Dogo Scop avec sa reprise de Malaika montre que le kihehe peut être associé à des sphères d'usage (la reprise d'une chanson internationale, diffusée sur Internet) et des thèmes (la vie en ville, la musique prisée par la jeunesse) dans d'autres contextes liés au kiswahili.

5 Bibliographie

ASKEW, K. (2002) : *Performing the nation : Swahili music and cultural politics in Tanzania*, Chicago : University of Chicago Press.

BLOMMAERT, J. (1999) : *State ideology and language in Tanzania*, Köln : Köppe.

DIMMENDAAL, G. J. (2011) : *Historical linguistics and the comparative study of African languages*, Amsterdam : John Benjamins.

ILIFFE, J. (1984) : *A Modern history of Tanganyika*, Cambridge : Cambridge University Press.

KATAMBA, F. (2003) : « Bantu Nominal Morphology », *The bantu languages*, Derek Nurse et Gérard Philippson (Eds.), London : Routledge, p. 103-120.

KROSKRITY, P. V. (2004) : « Language Ideologies », *A companion to linguistic anthropology*, Alessandro Duranti (Ed.), Malden : Wiley-Blackwell, p. 496-517.

LODHI, A. (1974) : « Language and Cultural Unity in Tanzania », *Kiswahili*, n° 44 (2), p. 10-14.

MASSAMBA, D. P. B. (2002) : *Historia ya Kiswahili : 50 BK hadi 1500 BK*, Nairobi : Jomo Kenyatta Foundation.

POLOMÉ, E. C. et ANWAR, S. D. : (1982) : *Language, Society, and Paleoculture : Essays*. Stanford : Stanford University Press.

SILVERSTEIN, M. (1979) : « Language Structure and Linguistic Ideology », *The Elements, a Parasession on Linguistic Units and Levels : Including Papers from the Conference on Non-Slavic Languages of the USSR*, Paul R. Clyne, William F. Hanks, et Carol L. Hofbauer (Eds.), Chicago : Chicago Linguistic Society, p. 193-247.

WHITELEY, W. H. (1956) : « The Changing Position of Swahili in East Africa », *Africa, n°* 26 (4) p. 343-53.

WHITELEY, W. H. (1969) : « Language choice and language planning in East Africa », *Tradition and Transition in East Africa ; Studies of the Tribal Element in the Modern Era*, P. H. Gulliver (Ed.), Berkeley : University of California Press, p. 105-126.

Published in : Hodieb, L. (dir.) (2021), *Plurilinguisme et tensions identitaires. Discours, représentations et médiations*, Editions des archives contemporaines, Coll. «Plidam», France, ISBN : 9782813003614, doi : https://doi.org/10.17184/eac.9782813003614